

composition de chaque rôle, la juste observance des valeurs, la vie profonde et minutieusement réglée des mouvements de foule, la vérité sobre et pathétique de chaque chose. J'ai dit sobre et c'est cela qui, précisément, est le plus digne d'être souligné, car tout — même le texte — laissait craindre le parti pris, l'entraînement, l'exagération, la caricature. Il faut reconnaître que cet écueil a été pleinement évité. Certes, le drapeau rouge est vigoureusement brandi et déployé. Les mots abondent pour flétrir notre vieux Walhalla capitaliste. Mais c'est le sujet, et le sujet doit être traité. Il l'est congrument, mais pas plus. Tout est donc bien.

Louons-en comme elle le mérite une troupe convaincue, homogène, disciplinée, ardente, qu'il faudrait citer tout entière. Bornons-nous à dire, faute de place, que M^{me} Marie Kalff est d'un pathétique simple et émouvant dans le rôle de la mère, que M^{lles} Paquita Claude et Andrée Ducret font respectivement de Natacha, la maîtresse d'école, et de Sachenka, la jeune fille noble passée à la révolution, des figures d'un naturel parfait, que M^{me} Caprinne-Ferjal campe de Maria une silhouette d'une vigoureuse truculence. Du côté des hommes, il faut mettre au tout premier plan M. Henri Monteux, inoubliable dans la mort — par hernie étranglée — du père ivrogne. MM. Harry Krimer et Henri Lesieur sont excellents dans les rôles de Pavel et d'André dit le Petit Russe. Enfin, n'omettons pas de souligner la beauté et la vérité suggestive du décor de MM. Moulaert et Goyard : l'usine mangeuse d'hommes.

Nous n'avons pas parlé du texte de M. Victor Marguerite, du camarade Victor Marguerite, annonce-t-on. Sachons-lui gré de nous épargner de trop longues tirades, sinon les visions de saint Jean dans l'île de Patmos.

Roger VINTEUIL.

~~~~~

## CONCERTS DIVERS

**Société Nationale de Musique (22 mai).** — Ce concert supplémentaire nous vaut d'entendre plusieurs œuvres non dépourvues d'agrément. C'est d'abord un *Trio*, entièrement mélodique et chantant, d'Eugène Bozza, exécuté avec une diligente ferveur par le jeune et vibrant Trio Pasquier. M. Bozza, que l'envoûtement de la fausse note a épargné, écrit une langue claire et chaleureuse. L'andante de ce *Trio* est une belle page à signaler, ardente, grave, pure.

C'est ensuite *Sept chansons de Geishas* de Henri Gil-Marchex, sur des poèmes traduits du japonais par MM. Steinilber-Oberlin et Hidetake-Iwamura : Madame la Lune, Depuis que je t'ai connu, les Feuilles d'Erable, Le Mal d'aimer, Mes désirs, la Rosée et le Roseau. Alors... C'est tour à tour alerte, sensible, émouvant, spirituel, dans des tonalités pâlies. M<sup>me</sup> Lise Daniels, accompagnée au piano par M<sup>lle</sup> Jacqueline Bernard, a dit d'un accent senti ces poétiques chansons.

D'une veine distinguée et rêveuse sont apparues aussi ces trois mélodies de Robert Planel, à l'atmosphère faurénienne, sur des paroles de J. Fourcade, Pierre Gautier, Ronsard. M. Jean Planel nous les a confiées avec un talent tout persuasif et n'a rencontré aucune résistance.

En première audition, enfin, deux pièces pour harpe, d'une facture nette, franche et sobre, de Robert Casadesus, exécutées par M. Pierre Jamet avec une opportune maîtrise.

La partie déjà connue du programme comportait : *Trio à cordes* de Guy Ropartz, interprété par le Trio Pasquier dans le style noble et sévère qui convient; les trois pièces de *Gaspard de la nuit* (Ravel), enlevées avec brio par M. Vlado Perlemuter, pour qui les difficultés de « Scarbo » ne sont que jeux.

Roger VINTEUIL.

**Le Triton (24 mai).** — Une première audition seulement à ce concert, celle d'un *Trio à cordes* de A. P. F. Boely (1785-1858), où se manifeste l'imitation de Haydn et de Beethoven; peu d'originalité dans l'écriture, mais une science achevée du contrepoint, et un romantisme dans l'inspiration à coup sûr sincère. Les oreilles des familiers du Triton furent agréablement surprises de la découverte de ce bleuet timide.

Le *Divertissement* pour trois flûtes de M. Charles Koechlin est le délassement d'un érudit occupé simplement ici de problèmes de composition et témoignant d'une virtuosité sans défaut à les résoudre. La *Sonate* pour piano et violon de M. Tibor Harsanyi est une ancienne connaissance; telle quelle, elle conserve toute sa puissance d'agressivité un peu caustique, et la jeunesse d'un tempérament curieux. Le *Trio Sérénade* de M. Mihalovici n'est pas convaincant, et nous savons de cet auteur des œuvres plus plaisantes que cet ensemble abstrait et gris et sans joie. La partition de *l'Ecole des Maris* de M. E. Bondeville est d'une écriture savante et d'une verve très gauloise qui plut fort. Mais le plus beau morceau de la soirée était de Gabriel Fauré, c'était son *Trio* ému de passion et de feu, plein de ce mystérieux recueillement qui touche si sûrement et qui va si loin.

Michel-Léon HIRSCH.

**Société Philharmonique de Paris (14 mai).** — Si le grand Pablo Casals n'était pas toujours admirablement digne de sa réputation, s'il n'était pas, aujourd'hui comme hier, le premier parmi les exégètes de la musique, nous serions tentés de dire ici notre déception. Comment un artiste de cette classe peut-il accepter une collaboration aussi nettement inférieure à son talent?

M. Sidney Beer dirigeait l'excellent Orchestre Philharmonique en amateur distingué. Que ses interprétations incohérentes de l'Ouverture de *Coriolan* (méconnaissable en raison de mouvements imprévus) et de la *Quatrième Symphonie* de Brahms soient restées à un plan secondaire, rien de plus naturel, car le public n'était accouru en foule que pour ouïr le « prince » de l'archet, dont les venues à Paris sont par trop éphémères. Et l'exécution de la *Suite en ré mineur* de Bach, profondément émouvante en ses graves accents, celle de l'exquise sarabande de la *Quatrième Suite* donnée en *bis*, suffirent pour transporter l'auditoire d'admiration reconnaissante. Mais dans le *Concerto* d'Haydn, où Casals crée pourtant des sonorités inoubliables, quelle exaspération pour le virtuose, et pour nous-mêmes, que ce flottement perpétuel de l'orchestre, causé par un chef laborieux dont la bonne volonté se montre par trop inefficace. Nous imaginions ce qu'auraient fait à cette place modeste mais prépondérante d'accompagnateur un Charles Münch ou un Paul Paray (nous avons encore la séance de ce dernier, avec Giesecking, dans la mémoire).

A cette soirée, nous eûmes donc des instants de satisfaction totale, mais de trop courts instants. Un récital Pablo Casals aurait bien mieux fait notre affaire...

Puisse ce dernier nous l'offrir bientôt!

Denyse BERTRAND.

**Récital Alfred Cortot (11 mai).** — Ce récital était annoncé *urbi et orbi*, comme devant être l'unique de la saison. « Aimez ce que jamais l'on ne verra deux fois », dit le poète. Avouons malgré cela, et en dépit de tous nos efforts pour nous hausser jusqu'à cette constance dans le délire d'un public bien résolu à n'admettre aucun distinguo, que nous n'avons pas réussi à tout aimer de ce concert dédié à Chopin et à Schumann. Si le principe d'autorité n'était pas là pour nous fermer la bouche, nous nous risquerions à murmurer que les mouvements imprimés à l'illustre *Fantaisie en fa mineur* de l'hôte douloureux de Nohant auraient dû causer quelque surprise, comme ces *Valses* qui venaient ensuite. Nous dirions encore que l'ardeur rêveuse, le sauvage amour, la tendre gravité des *Kreisler*